Quid du translinguisme ?

Rainier Grutman
Université d'Ottawa

Présentation de l'auteur : Professeur titulaire au Département de français et à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, Rainier Grutman reçoit une formation de romaniste dans plusieurs universités européennes (Namur, Louvain, Madrid) avant d'obtenir son doctorat à l'Université de Montréal. Lauréat du prix Gabrielle-Roy pour son livre sur la littérature québécoise (*Des langues qui résonnent*, Montréal, 1997, rééd. Classiques Garnier, 2019), il a codirigé un *Dictionnaire des termes littéraires* chez Champion (2001, rééd. 2005) ainsi qu'une *Histoire de la littérature belge* chez Fayard (2003). Ses articles – une centaine – portent tantôt sur les modalités d'écriture plurilingue dans les littératures française et francophones, tantôt sur la traduction littéraire et tout particulièrement sur l'autotraduction. Sa contribution la plus récente à ce dossier est *L'Autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, ouvrage collectif codirigé avec Alessandra Ferraro (Paris, Classiques Garnier, 2016).

Résumé : Revenant sur la récente fortune de la notion de «translinguisme», cet article commence par récupérer les contextes dans lesquels, presque au même moment, le terme a été employé dans différentes langues. Il s'attaque ensuite au flou conceptuel caractérisant nombre de ses usages et propose de restreindre la portée du terme, avant d'envisager les défis que les futures études du phénomène auront à relever.

Mots-clés : Translinguisme, plurilinguisme

1 Où il est question d'« hommes translatés »

« Vivre entre les langues, écrire en français » décrit une expérience assez fréquente, mais qui ne retient pourtant l'attention de la critique que depuis une vingtaine d'années : celle d'écrivains qui emploient plus d'une langue dans la vie quotidienne mais choisissent – pour des raisons à la fois individuelles et collectives, psychologiques et sociales – de publier leurs œuvres (et donc de faire carrière) en l'une des langues qu'ils maîtrisent. Précisons, par souci de clarté, que je classe à part la correspondance des écrivains, genre qui a ses propres usages linguistiques et peut fort bien faire appel à des langues laissées de côté dans les œuvres poétiques, romanesques ou dramatiques. De même, l'étude génétique des avant-textes est susceptible de révéler une richesse interlinguistique dont le produit final garde peu de traces, alors qu'elle a pu jouer dans le processus créatif [1].

1. Voir surtout Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), *Entre les langues*, *Genesis*, 46, 2018.

Tantôt, c'est le français qui bénéficie de ce choix. Tantôt ce sera l'anglais, langue d'élection et de sélection d'une panoplie d'auteurs depuis au moins Joseph Conrad, né Józef Teodor Konrad Korzeniowski dans la noblesse polonaise d'Ukraine, aux confins du ci-devant Empire russe. D'autres auteurs ont choisi d'écrire en italien. Ce fut le cas jadis pour Italo Svevo (né Aron Hector Schmitz à Trieste, aux confins de l'Empire austro-hongrois), aujourd'hui pour l'Albanaise Ornela Vorpsi : née à Tirana en 1968, elle vint à l'écriture en italien, langue du pays où elle vécut de 1991 à 1997 avant de s'installer en France. L'allemand, qu'il soit d'Allemagne, d'Autriche ou de Suisse (voire de la Roumanie, comme chez Herta Müller), est une autre langue dans laquelle certains auteurs polyglottes décident d'écrire : non pas Kafka (dont c'était en fait l'idiome natal), mais une immigrante comme Emine Sevgi Özdamar, par exemple, née en Turquie en 1946 et arrivée en Allemagne en 1976…

Il n'est donc pas rare que la « veine plurilingue » se tarisse en passant de l'oral à l'écrit, de la vie à la littérature. « Vivre entre les langues, écrire en italien » est le titre donné par Anita Pinzi [2] à son entretien avec Ornela Vorpsi. De même, une journée d'études germaniques s'est tenue à Bordeaux en 2005 sur le thème de « Vivre en plusieurs langues » [*In mehreren Sprachen leben*]. La première section des actes s'intitule : *Mehrsprachigkeit & Literatur – In mehreren Sprachen schreiben* [3] [Plurilinguisme et littérature – écrire en plusieurs langues]. On y donne notamment la parole à l'écrivaine Yoko Tawada. Son intervention s'intitule « écrire dans une autre langue » [4] mais elle publie autant en japonais, sa langue maternelle, qu'en allemand.

Dans bien d'autres cas, on constate plutôt une coupure entre la vie et la littérature, entre la biographie et les langues mobilisées dans la trajectoire d'écrivain. Beaucoup d'auteurs passent d'une pluralité d'idiomes parlés (et même écrits, dans la correspondance p. ex.) à une langue d'écriture exclusive [5], à une carrière monolingue. Salman Rushdie, citoyen britannique d'origine indienne, est peut-être le plus souvent cité parmi les écrivains qui ont commenté cette restriction de l'éventail des langues. Dès 1982, dans les pages de la prestigieuse *London Review of Books*, il réfléchit à sa condition d'écrivain diasporique ayant choisi (ou « conquis », selon son expression) la langue anglaise. Entre ses mains, celle-ci devient non pas un instrument d'aliénation mais une arme postcoloniale. S'ils en sont souvent réduits à reconstruire des « patries imaginaires » dans leurs œuvres, les écrivains diasporiques gagnent au change s'ils embrassent l'anglais plutôt que de le rejeter, s'ils se laissent transporter par ce nouveau véhicule linguistique qui fait partie intégrante de l'identité indienne [6]. Rushdie prend

2. Anita Pinzi, « Vivere tra le lingue, scrivere in italiano. Intervista a Ornela Vorpsi », *Letteratura e letterature*, 4, 2010, p. 137-150. À ce moment-là, la carrière de Vorpsi (commencée en 2005 avec *Il Paese dove non si muore mai*) est encore entièrement italienne ; elle fera ses débuts en français plus tard, avec *Tu convoiteras* (2014).

3. Daniel Grabis et Eva Kastenhuber (dir.), *In mehreren Sprachen leben. Literaturwissenschaftliche, sprachdidaktische und sprachwissenschaftliche Aspekte der Mehrsprachigkeit*, Tagungsband des DAAD-Fachseminars 2005 in Bordeaux, 2006, p. 5-92, `http://ubt.opus.hbz-nrw.de/volltexte/2007/394` (consulté le 20 mars 2019).

4. Yoko Tawada, « Schreiben in einer anderen Sprache », *ibid.*, p. 17-20.

5. Celle-ci peut évidemment accueillir des traces d'autres langues, mais ce geste me paraît avoir une tout autre portée que l'écriture directe dans une autre langue.

6. Ce en quoi Rushdie rejoint l'opinion de son compatriote Raja Rao, qui écrivait bien avant l'indépendance indienne dans la préface à son roman *Kanthapura* : « English is not really an alien language to us. It is the language of our intellectual make-up. We are all instinctively bilingual, many of us writing in our own language and in English. We cannot write like the English. We should not. […] Our method of

acte de la discontinuité (entre le passé et le présent, entre ici et là-bas), mais refuse d'y voir quelque chose de tragique : « The word "translation" comes, etymologically, from the Latin for "bearing across". Having been borne across the world, we are translated men. » [7]

Dans cette phrase célèbre, le sens habituel du mot anglais *translation* (soit « traduction ») est délibérément détourné. Rushdie mobilise un sens à la fois plus ancien et plus spécialisé : en anglais, la « translation » désigne également, comme en français, le déménagement de reliques d'un saint (d'une église à l'autre) ou d'une dépouille mortelle (au Panthéon, par exemple). Il s'agit d'un mouvement dans l'espace, autrement dit. Par conséquent, les « *translated men* » de Rushdie sont moins des « hommes traduits » que transportés ("*borne across*", à ne pas confondre avec "*born*", « nés »), des individus que l'on a déménagés et déplacés, « menés au-delà » et (souvent) malmenés. Grâce à cette polysémie, Rushdie substitue la translation à la traduction.

À vrai dire, il n'y a guère de place pour cette dernière dans sa démarche. Ce qui l'intéresse, c'est la trajectoire spatiale comme métaphore de la migration et la migration comme métaphore [8]. Voici dans quels termes il commente son changement de langue :

> Born into one language, Urdu, I've made my life and work in another. Anyone who has crossed a language frontier will readily understand that such a journey involves a form of shape-shifting or self-translation. The change of language changes us [9].

Envoyé à l'âge de quatorze ans en Angleterre (pour y fréquenter une école privée), le jeune Salman parlait vraisemblablement urdu au moins autant qu'anglais, mais l'adulte Rushdie n'a jamais publié dans sa langue maternelle, s'étant depuis longtemps « traduit » en anglais, ayant depuis longtemps changé de peau linguistique.

L'exemple de Rushdie est éclairant pour au moins deux raisons. D'abord parce que le transfert par lequel une langue d'écriture apprise après la petite enfance succède (ou à tout le moins s'ajoute) à la langue natale, est effectivement caractéristique de l'écriture migrante aussi bien que postcoloniale (deux étiquettes qui ne se recouvrent que partiellement). Ensuite parce que Rushdie réfléchit rétrospectivement à ce changement de langue, qu'il ne se contente donc pas de vivre mais qu'il commente et intègre à sa « posture » [10] d'auteur. Ces deux éléments – un passage à l'écriture qui corres-

expression therefore has to be a dialect which will some day prove to be as distinctive and colourful as the Irish or the American. » (Raja Rao, *Kanthapura*, Delhi, Oxford University Press, 1989 [1ère éd. Londres, Allen & Unwin, 1938], p. v.)

7. Salman Rushdie, *Imaginary Homelands : Essays and Criticism, 1981-1991*, Londres, Granta, 1992, p. 17.

8. Dans son essai sur Günter Grass, Rushdie décrit la migration comme « one of the richest metaphors of our age. The very word metaphor, with its roots in the Greek words for bearing across, describes a sort of migration, the migration of ideas into images. Migrants – borne-across humans – are metaphorical beings in their very essence ; and migration, seen as a metaphor, is everywhere around us. We all cross frontiers ; in that sense, we are all migrant peoples. » (*ibid.*, p. 279).

9. Salman Rushdie, *Step Across this Line : Collected Nonfiction 1992-2002*, New York, Random House, 2002, p. 374.

10. Jérôme Meizoz a développé la notion de « posture d'auteur » à partir de Bourdieu en passant par Alain Viala. La posture, dit Meizoz, c'est pour un écrivain « une façon personnelle d'investir ou d'habiter

pond à un transfert linguistique et l'élaboration d'un discours « épilinguistique » [11] autour et au sujet de ce même transfert – sont à l'origine du recours au terme de « translinguisme » chez des critiques comme Alain Ausoni et Sara De Balsi. Cette dernière définit les « écrivains translingues » comme ceux et celles qui ont « pratiqué la littérature, exclusivement ou pas, dans une langue seconde ». Ces auteurs, ajoute-t-elle, tiennent souvent à commenter cette « expérience des langues » ; elle « donne lieu à un discours » [12].

2 Où le mot « translinguisme » est contextualisé

Sauf erreur, la première occurrence du mot « translinguisme » remonte au début des années 1990, quand le comparatiste Steven Kellman publie « Translingualism and the Literary Imagination » dans la revue américaine *Criticism*. Mais on cherchera en vain une définition dans cet article élégant qui passe en revue une petite centaine d'écrivains pour faire mentir l'Irlandais George Bernard Shaw, selon qui « No man fully capable of his own language ever masters another » [13].

À peu près en même temps, mais selon toute vraisemblance de manière indépendante, l'hispaniste suisse Elvezio Canonica se servait du mot dans ses *Estudios de poesía translingüe* [14] pour qualifier les poèmes écrits directement en italien par une série d'auteurs espagnols, depuis le Moyen Âge jusqu'au *Siglo de oro*. Plus tard, il étudiera le même phénomène en sens inverse, s'attachant cette fois-ci à la production espagnole de poètes italiens du XV^{e} au XVII^{e} siècles [15]. Ce chasse-croisé s'explique par un contexte historique très particulier, marqué à la fois « par l'hégémonie culturelle italienne sur les auteurs espagnols et, réciproquement, par l'hégémonie politique de

un rôle », de « renégocie[r] sa position dans le champ littéraire par divers modes de présentation de soi ». Il donne l'exemple de Romain Gary (pseudonyme de Roman Kacew), qui « réinvente son identité auctoriale » sous un nouveau pseudonyme, celui d'Émile Ajar, geste qui va lui permettre dans les années 1970 de signer quatre romans aux motifs et au style très différents de ceux de Gary, devenu en quelque sorte son prédécesseur. Voir Jérôme Meizoz, « Postures d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq) », *Vox Poetica*, 2004, `http://www.vox-poetica.org/t/articles/meizoz.html` (consulté le 10 mars 2019) et, de manière plus générale, le numéro spécial de *COnTEXTES*, 8, 2011 (*La Posture. Genèse, usages et limites d'un concept*) dirigé par Denis Saint-Amand et David Vrydaghs, `http://contextes.revues.org/4692`(consulté le 20 mars 2019).

11. Proposé par Antoine Culioli, cet adjectif désigne « les jugements que les locuteurs formulent à l'endroit de leurs pratiques linguistiques ou d'autres variétés ("l'italien est chantant", "le français est une langue élégante", etc.), et qui permettent au sociolinguiste d'étudier le vaste domaine des représentations. » (Jean-Marie Klinkenberg, *Des langues romanes*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1994, p. 49) Outre la sociolinguistique, la psychanalyse est évidemment bien outillée pour appréhender le discours épilinguistique (voir Jacqueline Amati-Mehler, « La langue exilée », *Revue française de psychanalyse*, 3, 1993, p. 917-925).

12. Sara De Balsi, « Censure et écriture translingue », *Between*, 9, 2015, p. 1, `http://ojs.unica.it/index.php/between/article/view/1393` (consulté le 20 mars 2019). Pour une analyse de ce discours et du positionnement qu'il implique, on lira de la même auteure « Hypothèses sur le "discours translingue" : paratopie, positionnements, postures », dans Cécilia Allard et Sara De Balsi (dir.), *Le Choix d'écrire en français. Études sur la francophonie translingue*, Amiens, Encrage, 2016, p. 31-42.

13. Citation sur laquelle s'ouvre l'article pionnier de Steven G. Kellman, « Translingualism and the Literary Imagination », *Criticism*, 33/4, 1991, p. 527 (repris dans son livre *The Translingual Imagination*, Lincoln (Nebraska), The University of Nebraska Press, 2000, p. 1-16).

14. Elvezio Canonica, *Estudios de poesía translingüe : versos italianos de poetas españoles desde la edad media hasta el Siglo de oro*, Saragosse, Portico, 1996.

15. Elvezio Canonica, « Producción española de autores italianos (siglos XVI-XVII) », dans María Luisa Lobato et Francisco Domínguez Matito (dir.), *Memoria de la palabra. Actas del VI Congreso de la Asociación Internacional Siglo de Oro*, Francfort-Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2004, p. 447-456.

l'Espagne dans une bonne partie de la péninsule Italienne » [16]. Aussi la définition proposée par Elvezio Canonica reflète-t-elle la particularité de son corpus. Pour lui, l'écrivain translingue est celui qui « compose une partie de son œuvre dans une langue non maternelle » [17]. Il s'agit donc d'une « utilisation sporadique et exceptionnelle d'une langue non maternelle », qui n'est même pas « nécessairement maîtrisée » [18]. Ce bilinguisme baroque joue avec les langues et ne s'explique nullement par le passé familial des écrivains. D'où son « caractère plus artificiel », adjectif dont Canonica [19] réactive le sens étymologique, dérivé de *ars* (technique exigeant un certaine habileté) et *artifex* (artisan possédant cette habileté).

Le *translinguisme* concerne donc ici un hors-d'œuvre alloglotte dans une œuvre globalement monolingue. Les écrivains translingues feraient en quelque sorte une excursion en allophonie, en terre linguistique étrangère, mais sans pour autant délaisser leur langue (d'écriture) première, sans franchir définitivement la frontière des langues (critère important dans la conception contemporaine du terme, comme nous le verrons). Comprise dans ce sens, la catégorie pourrait accueillir des candidats aussi divers que les Britanniques francophiles William Beckford et Oscar Wilde, auteurs respectivement d'un roman (*Vathek*, 1782) et d'une pièce (*Salomé*, 1893) en français, ou les Italiens Giacomo Casanova et Carlo Goldoni, qui rédigèrent l'un et l'autre leurs *Mémoires* dans la langue des salons et des cours européennes de leur siècle, le français. L'italien n'est pas en reste d'ailleurs : la langue de l'opéra a largement bénéficié de ce type d'adultère linguistique, comme en témoignent les correspondances de Mozart et de Voltaire, étudiées de plus près par Gianfranco Folena [20] dans une série d'articles réunis en recueil.

Dans ces travaux qui remontent aux années 1950 et 1960, Folena n'emploie pas encore le mot « translinguisme ». Le romaniste italien parle plutôt d'*eteroglossia* pour désigner « l'uso di una lingua alternativa, di una lingua che è l'"altra" lingua dell'"altra" cultura » [21] [l'emploi d'une langue alternative, d'une langue qui est « l'autre » langue de « l'autre » culture]. Folena étudie le phénomène dans un cadre précis, qui est ici celui du cosmopolitisme européen du XVIII^{e} siècle. Philologue, il s'intéresse surtout aux phénomènes d'interférence linguistique, tout particulièrement aux traces laissées par la langue première dans la langue seconde (ou tierce), mais également à l'idée que se font les auteurs, à la fois de la langue étrangère dans laquelle ils choissent d'écrire et de la culture étrangère dans laquelle ils essaient de s'inscrire [22]. Chez les auteurs qu'il étudie (Goldoni, Voltaire et Mozart), la L2 se présente « oltre che come un veicolo o un'alterità impressiva, come un'evasione o un rifugio privato e familiare » [23] [non

16. Elvezio Canonica, « Pouvoir politique et pouvoir culturel face à face. Le « translinguisme » littéraire hispano-italien du XV^{e} au XVII^{e} siècle », dans Geneviève Champeau (dir.), *Diversité culturelle et enjeux de pouvoir dans la péninsule Ibérique*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 47.

17. Elvezio Canonica, « Panorama et enjeux du plurilinguisme littéraire dans le domaine ibérique, des origines au Siècle d'Or », *Littératures classiques*, 87, 2015, p. 65.

18. Elvezio Canonica, « Pouvoir politique et pouvoir culturel face à face », *art. cit.*, p. 49.

19. Elvezio Canonica, « Panorama et enjeux », *art. cit.*, p. 65.

20. Gianfranco Folena, « Eteroglossia europea : il francese di Goldoni e l'italiano di Voltaire e di Mozart », dans Gianfranco Folena, *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, Turin, Einaudi, 1983, p. 359-469.

21. *Ibid.*, p. x.

22. *Ibid.*, p. 366.

23. *Ibid.*, p. xi.

seulement comme le véhicule d'une altérité impressionnante mais aussi comme une évasion ou un refuge privé ou familier].

Rétrospectivement, on peut évidemment regretter le choix du mot *hétéroglossie*, qui circulera à partir des années 1980 avec un sens très différent. C'est que les traducteurs américains de Mikhaïl Bakhtine, Caryl Emerson et Michael Holquist [24], ont choisi de rendre par là le mot russe *raznorechie* (разноречие), qui désigne chez le critique soviétique la stratification sociolinguistique de la langue du roman. L'usage s'est étendu au discours critique en français et en italien – langues dans lesquelles *raznorechie* avait pourtant été traduit, assez malencontreusement d'ailleurs, par « plurilinguisme » [25]. Quelles qu'en soient les raisons, les avatars et la fortune du mot *hétéroglossie* font en sorte qu'il n'est plus disponible pour décrire le phénomène précis qui intéressait Folena. Phénomène trop précis et trop particulier, peut-être, car il s'agit ici encore d'excursions (ou d'ex-cursus) linguistiques, de hors-d'œuvre, même si la trajectoire de tel écrivain (Goldoni, qui s'est établi en France) contient un élément de translation.

Pourquoi ne pas faire comme Leonard Forster dans son ouvrage pionnier et considérer les auteurs étudiés par Folena et Canonica comme des « bilingues occasionnels » [26] ? Le terme *translingue* peut alors être réservé aux écrivains chez qui le transfert linguistique correspond au passage de la vie à la littérature, à l'entrée en fiction si l'on veut. Notons enfin qu'en allemand, cette même problématique est connue sous le nom d'*exophonie*, sujet en 2005 d'un grand colloque à Berlin dont les actes ont justement paru sous le titre *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur* [27] [Exophonie. L'allophonie en (et de la) littérature]. Les responsables du volume allemand partent notamment du travail de Forster (qui était germaniste), mais en dénoncent le caractère eurocentrique. Ils estiment aussi que le fait d'écrire « à l'extérieur de la langue maternelle » (*außerhalb der Muttersprache schreiben*, pour reprendre le sous-titre de la contribution d'Elleke Boehmer [28]) est désormais la règle plutôt que l'exception. La parenté conceptuelle de l'exophonie avec le translinguisme est soulignée dans la contribution d'Ottmar Ette [29] (consacrée à Emine Sevgi Özdamar et Yoko Tawada [30]), tandis que

24. Voir le glossaire à la fin de Mikhaïl Bakhtine, *The Dialogic Imagination. Four Essays*, Austin (Texas), University of Texas Press, 1981, p. 428 (mais aussi p. 262-279).

25. Ces questions ont été étudiées dans le détail par Karine Zbinden dans deux travaux : « Traducing Bakhtin and Missing Heteroglossia », *Dialogism. An International Journal of Bakhtin Studies*, 2, 1999, p. 41–59 et « Mikhail Bakhtine et le Formalisme russe : une reconsidération de la théorie du discours romanesque », dans Patrick Sériot (dir), *Le Discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (épistémologie, philosophie, idéologie)*, Lausanne, Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage de l'Université de Lausanne, 2003, p. 339-353. Tzvetan Todorov quant à lui avait traduit *raznorechie* par « hétérologie » dans *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981, p. 89. Coïncidence curieuse, le même Todorov (*ibid.*, p. 42) rend par « translinguistique » le terme *metalingvistika* de Bakhtine. Malgré les apparences, cet autre néologisme est sans rapport avec le sujet abordé dans ces pages-ci car il désigne une sous-discipline de la linguistique qui s'appellera plus tard *pragmatique*.

26. Leonard Forster, *The Poet's Tongues. Multilingualism in Literature*, Londres, Cambridge University Press, 1970, p. 54-55.

27. Susan Arndt, Dirk Naguschewski et Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kadmos, 2007.

28. Elleke Boehmer, « Hier noch dort : Schreiben außerhalb der Muttersprache », *ibid.*, p. 209-220.

29. Ottmar Ette, « Über die Brücke Unter den Linden. Emine Sevgi Özdamar, Yoko Tawada und die translinguale Fortschreibung deutschsprachiger Literatur », *ibid.*, p. 165-194.

30. Par ailleurs également présente : Yoko Tawada, « Metamorphosen der Personennamen », *ibid.*, p. 221-228.

Susanne Mühleisen [31] examine le rapport entre l'exophonie et l'hétéroglossie (au sens bakhtinien) dans la littérature « anglographe » des Antilles.

Il fallait rappeler ces travaux européens, car ils ont été largement éclipsés par deux livres parus aux États-Unis : une monographie intitulée *The Translingual Imagination* et l'anthologie *Switching Languages : Translingual Writers Reflect on Their Craft* [32]. L'un et l'autre livre sont dus au comparatiste américain Steven Kellman évoqué plus haut et contiennent une mine d'exemples littéraires, puisés dans au moins quatre langues. La bibliographie, en revanche, ne fait guère état des travaux critiques publiés dans d'autres langues, pratique désormais courante en milieu anglo-saxon, certes, mais qui n'en constitue pas moins une véritable lacune. On conçoit mal, en effet, que l'étude du plurilinguisme puisse jamais devenir elle-même monolingue, puisse jamais s'enfermer dans un seul métalangage (ce dernier fût-il une *lingua franca* [33]). Ce serait répéter l'erreur de ces scribes médiévaux insuffisamment instruits pour pouvoir lire le grec et qui, au lieu de recopier les passages dans cette langue rencontrés dans un manuscrit latin, notaient laconiquement : *graecum est, non legitur*. À noter que cette formule existe toujours en anglais sous la forme courante « It's all Greek to me » (c'est l'équivalent du français « je n'y entends goutte »), qui exclut désormais *toutes les langues* !

Le terme « translinguisme » figure de manière proéminente dans l'appareil titulaire des deux livres de Steven Kellman. En 2000, il le décrit comme « the phenomenon of authors who write in more than one language *or at least* in a language other than their primary one. » [34] Dans l'introduction à l'anthologie, sont dits translingues « those who write in more than one language or in a language other than their primary one » [35]. Dans l'un et l'autre cas, la conjonction de coordination (*or*) réunit deux catégories d'écrivains que la recherche aurait selon moi tout intérêt à *ne pas* confondre.

Car il ne s'agit absolument pas de la même démarche. Le fait de publier des œuvres dans chacune de ses langues a une autre portée que l'écriture exclusive en langue seconde. Dans ce dernier cas, la langue maternelle disparaît comme instrument d'expression littéraire. Certes, la décision de la délaisser ne peut pas toujours être imputée aux seuls écrivains : elle peut aussi résulter de contraintes comme la censure, l'absence d'orthographe ou de grammaire fixées, la distance avec le public lecteur, etc.

31. Susanne Mühleisen, « Exo-phonie und Heteroglossie. Kreol und Standard-Englisch in der karibischen Literatur », *ibid.*, p. 195-208.

32. The University of Nebraska Press, 2000 et 2003. Les deux livres ont fait l'objet de comptes rendus très critiques, signés par des voix autorisées dans le domaine : Anthony Pym rend compte du premier dans *Translation & Literature*, 11/1, 2002, p. 139-141 et Martha J. Cutter du deuxième dans *College Literature*, 32/2, 2005, p. 199-201.

33. Je ne crois pas pécher par une sorte d'anti-américanisme primaire en refusant d'être complice de cette « hégémonie culturelle » (comme dirait Gramsci), qui a des antécédents troublants : à la fin du XIX^{e} siècle, la première revue de littérature comparée, publiée en quatre langues par le Hongrois Meltzl de Lomnitz, fut court-circuitée par la recherche monolingue en… allemand, alors « a crucial language […] of international scholarly exchange » mais aussi un instrument du « provincialisme planétaire » (pour reprendre les expressions de David Damrosch dans « Rebirth of a Discipline : The Global Origins of Comparative Studies », *Comparative Critical Studies*, 3/1-2, 2006, p. 99-112 et « Global Regionalism », *European Review*, 15/1, 2007, p. 135-143).

34. Kellman, *The Translingual Imagination*, *op. cit.*, p. ix. C'est moi qui souligne.

35. Kellman, *Switching Languages : Translingual Writers Reflect on Their Craft*, *op. cit.*, p. ix.

Quel que soit le dosage précis de tous ces facteurs [36], les conséquences n'en sont pas moins réelles. Sujets bilingues dans la vie quotidienne, les auteurs « who write in a language other than their primary one » sont unilingues du point de vue littéraire, dans la mesure où ils ne publient pas dans leur langue chronologiquement première, se contentant à la limite de la convoquer à l'intérieur de textes-palimpsestes. Faisant carrière dans une seule langue, ils s'adressent à la communauté linguistique à laquelle cette langue correspond. Plus même : ils entrent en lice dans un seul champ littéraire (national, le plus souvent). Celui-ci peut certes reconnaître leur différence (d'exilé ou d'immigrant) mais sans pour autant l'indexer d'un coefficient de bilinguisme. Leur œuvre, enfin, sera habituellement prise en considération dans un seul système littéraire. La preuve : pour circuler au-delà des frontières, elle devra passer par la traduction, comme l'œuvre de n'importe quel auteur monolingue.

À sa décharge, Steven Kellman se dit d'entrée de jeu réfractaire aux typologies typiques de la théorie littéraire : « translingualism is more than a categorical contrivance, a classification concocted to serve the purposes of idle pedantry. It is a genuine and rich tradition » [37]. Pourtant, quelques pages plus loin, apparaît la distinction suivante :

> Beyond qualitative distinctions, some categorical ones are useful. A taxonomy of literary translingualism would begin by differentiating between authors who have written important works in more than one language, the ambilinguals, and those who have written in only a single language but one other than their native one, the monolingual translinguals [38].

La première catégorie mobilise une notion connue des sociolinguistes, qui appellent depuis Michael Halliday [39] *ambilingue* – mot visiblement calqué sur *ambidextre* – la personne parfaitement à l'aise dans deux langues, quel que soit le domaine d'activité, et sans que l'une laisse des traces dans l'usage de l'autre. En transposant l'idée sur le plan de l'écriture – et sans entrer ici dans le débat opposant les tenants d'une telle exigence maximale et les linguistes qui, d'Einar Haugen à François Grosjean, en passant par Uriel Weinreich et André Martinet, optent pour une définition a minima – on peut appeler « bilingues » les écrivains qui mènent ou ont mené une carrière d'écrivain en deux langues.

Pour Kellman, les ambilingues sont la crème de la crème : « As agile as Proteus, ambilinguals promise the comprehensive, stereoscopic wisdom of Tiresias » [40]. Si les auteurs à avoir « rejeté la langue de leurs berceuses comme moyen d'expression littéraire (*rejected the language of their lullabies as their medium of literary expression)* » sont plutôt nombreux, ceux qui ont atteint l'excellence en plus d'une langue se comptent sur les doigts d'une main : « The number is probably as minuscule as those artists

36. Étudiés dans le detail par Georg Kremnitz, *Mehrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprachen wählen*, Vienne, Praesens, 2004, p. 120-177.

37. Kellman, *The Translingual Imagination*, *loc. cit.*

38. *Ibid.*, p. 12.

39. M.A.K. Halliday, « The Users and Uses of Language », dans Joshua A. Fishman (éd.), *Readings in the Sociology of Language*, La Haye, Mouton, 1970, p. 141-142.

40. Kellman, « Translingualism and the Literary Imagination », *art. cit.*, p. 529 (voir aussi *The Translingual Imagination*, *op. cit.*, p. 13).

who, like Michelangelo, [William] Blake, [Dante Gabriel] Rossetti, and [Hans/Jean] Arp, have distinguished themselves in more than one medium » [41].

La catégorie des « translingues monolingues » laisse également songeur : pourquoi avoir ajouté cet adjectif qui risque de créer un oxymore ? C'est un peu comme si le critique sentait bien que ces écrivains-là, du fait qu'ils se sont exclusivement servis d'une autre langue que leur parler maternel pour édifier leur œuvre, n'étaient pas des écrivains bilingues au sens fort du terme. Cela aurait impliqué non seulement la maîtrise de deux langues mais encore des œuvres publiées en chacune d'elles. Seule une telle écriture bicéphale permet de s'adresser à deux publics et, le cas échéant, de fonctionner à l'intérieur de deux systèmes littéraires, voire d'être reconnu comme un auteur à part entière dans deux littératures distinctes.

Évidemment, plus un terme est flou, plus il devient élastique. À la confusion *de facto* des bilingues et des translingues [42] – s'ajoute la consternation de voir mentionnées pêle-mêle, comme autant d'exemples de translinguisme, les langues imaginaires forgées par Tolkien pour ses personnages, les pseudo-traductions de Voltaire (*Candide*), Walpole (*The Castle of Otranto*) et autres MacPherson (*Ossian*), puis les auto-traductions de Manuel Puig [43]. Ailleurs, la même phrase juxtapose Joseph Conrad et Ngũgĩ wa Thiong'o [44], comme s'il était vraiment envisageable de comparer l'auto-exilé polonais qui disait avoir été « adopté » par la langue anglaise et le prisonnier politique kényan qui estimait plutôt avoir été colonisé par elle. Noter et respecter ce genre de distinctions, puis en tenir compte, ne revient pas, il me semble, à se perdre en arguties ou à servir « the purposes of idle pedantry ». C'est, bien au contraire, essayer de vraiment comprendre le phénomène du bilinguisme en littérarure, sous ses multiples formes. Faute de le conceptualiser, on condamne le terme « translinguisme » à rester un slogan, un mot d'ordre, une bannière sous laquelle (on peut) se ranger (ou pas) – et sous laquelle se sont en effet rangés de nombreux critiques, aux États-Unis et ailleurs.

De peur de paraître trop injuste, je voudrais aussi saluer le travail de Steven Kellman. Reconnaître d'abord que la démarche qui le sous-tend est de nature plus cumulative qu'inductive. On peut lui reprocher de ne pas être allé assez loin, de ne pas avoir fourni de démonstration, mais pas de ne pas avoir fait ce qu'il ne s'était pas promis de faire. Il nous fournit un catalogue impressionnant (et utile) de citations soigneusement choisies, qu'il lui a vraisemblablement fallu plusieurs années pour rassembler. La verve qu'il met au service de la cause du translinguisme mérite également d'être saluée. À la fin de son livre, se trouve une table visant à convaincre ses lecteurs états-uniens que « thousands of writers, from the antiquity to the present, have been

41. *Ibid.*, p. 528-529. D'une demi-douzaine d'exemples en 1991, on passe dix ans plus tard à une bonne trentaine.

42. Deux catégories distinctes, mais dont Sara De Balsi a montré dans sa thèse (« La francophonie translingue à l'épreuve d'Agota Kristof », thèse de doctorat soutenue à l'Université de Cergy-Pontoise le 4 décembre 2017, p. 35-37) qu'il était tout à fait possible de les combiner. Milan Kundera devient ainsi un écrivain translingue francophone avec *La Lenteur* (1995). Dans son cas (comme dans celui de Cioran), cette démarche fait de lui un écrivain bilingue (successif), étant donné qu'il avait déjà commencé sa carrière dans sa langue première. Une situation semblable est créée lorsqu'un écrivain translingue décide (comme l'ont fait Nancy Huston ou Panaït Istrati) de revenir à sa langue maternelle et donc d'ajouter celle-ci à son bilinguisme d'écriture (simultané).

43. Kellman, *The Translingual Imagination*, *op. cit.*, p. 18.

44. *Ibid.*, p. 22 et déjà « Translingualism and the Literary Imagination », *art. cit.*, p. 535.

translingual » [45]. Ces lecteurs, il fallait en effet les convaincre dans les années 1990. À l'époque, le débat sur le multiculturalisme et le « canon littéraire » faisait rage sur les campus américains. C'est également l'époque où Lawrence W. Levine répondait par *The Opening of the American Mind* (1996) au célèbre essai dévastateur (*The Closing of the American Mind*, 1987) dans lequel le conservateur Allan Bloom avait dénoncé tous les « travers » de l'université américaine. En rappelant à ses étudiants, collègues et concitoyens l'existence des écrivains translingues (et ambilingues), Steven Kellman défendait leur cause, qui est aussi la nôtre.

3 Où l'on aborde les avantages du *translinguisme* « revu et corrigé »

Ce qui précède ne vise donc pas à invalider l'intuition qui sous-tend le recours au mot « translinguisme ». Ce serait jeter le bébé avec l'eau du bain. Appliquons plutôt à ce néologisme ce que disait Steven Vertovec au sujet du « transnationalisme » : « despite continuing criticism of the term's analytical fuzziness, overuse, and lack of historical grounding, it is still worth considering » [46]. Afin de le rendre opératoire, on évitera de donner une trop grande « étendue » au mot. Cela risque d'en réduire la « compréhension » (comme disaient les Messieurs de Port-Royal), geste non seulement contreproductif mais encore peu économique : le « translinguisme » viendrait simplement s'ajouter au jargon de la critique littéraire sans le bienfait d'une plus-value conceptuelle.

Le terme « translingue » peut pourtant s'avérer utile, à condition d'en expliciter les sous-entendus et d'en exploiter le potentiel. L'on pourrait commencer par reconnaître, il me semble, la nature sémantique propre au préfixe latin *trans–*, qui désigne un rapport particulier à l'espace. L'étymologie nous apprend en effet qu'avant d'être agglutiné aux nombreux mots dont il va orienter le sens (p. ex. transalpin, transatlantique), *trans* était une préposition. En latin, elle signifiait « de l'autre côté, au-delà, par delà, par-dessus » (comme le savait aussi Salman Rushdie) et était suivie de l'accusatif parce qu'elle exprimait un mouvement, un déplacement dans l'espace, une « translation » (au sens ecclésiastique ou encore mathématique). Cette idée de mobilité gagnera le domaine des langues à la Renaissance, quand des Humanistes comme Leonardo Bruni [47] forgeront une nouvelle terminologie pour parler de la traduction. Le latin classique parlait d'*exprimere* ou d'*interpretari* (ce qui met l'accent sur la dimension herméneutique). Si le latin médiéval connaissait déjà *transferre* [porter au-delà], ce sont les Humanistes qui introduiront la triade *traducere* (de *trans-ducere* [mener de l'autre côté]), *traductio* et *traductor* ; ce sont également eux qui élargiront aux langues (et non seulement aux empires) la notion de *translatio* (mot dérivé du supin de *transferre, translatum*).

45. *The Translingual Imagination*, *op. cit.*, p. ix.

46. Steven Vertovec, « Migration and Other Modes of Transnationalism : Towards conceptual cross-fertilization », *International Migration Review*, 37/3, 2003, p. 641-642.

47. Voir Gianfranco Folena, « "Volgarizzare" e "tradurre" : idea e terminologia della *traduzione* dal Medio Evo italiano e romanzo all'Umanesimo europeo », dans *La Traduzione : saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973, p. 62-63 et p. 101-104.

Le préfixe *trans–* sera redécouvert à la fin du XX^e^ siècle précisément parce qu'il permet de souligner la mobilité et la fluidité des phénomènes culturels à l'étude. Quand Wolfgang Welsch [48] commence à parler de « transculturalité » dans les années 1990, il oppose cette notion à celles d'interculturalité et de multiculturalisme qui, selon lui, présupposent encore la stabilité de cultures comme des entités préalables entre lesquelles (inter) ou à l'intérieur desquelles (multi) se manifestent des éléments différents. La transculture met l'accent sur l'hybridité propre à chaque culture et à chaque individu et sur le fait qu'il s'agit d'un processus, non d'une propriété. À peu près à la même époque, des chercheurs critiquent le caractère linéaire des conceptions courantes sous-tendant les études d'émigration et d'immigration ; ils préfèrent parler de « transnationalisme » pour tenir compte, non seulement des allers-retours entre les pays d'origine et d'accueil mais encore de la mobilité d'un « nombre croissant de personnes qui vivent une double vie : parlant deux langues, possédant des résidences dans deux pays, gagnant leur vie en traversant les frontières nationales sur une base régulière. » [49] Un même intérêt pour la fluidité s'observe en linguistique, où des voix s'élèvent pour remplacer le terme de « code-switching » (bien établi depuis les années 1970 mais qui présuppose en effet que les codes linguistiques soient des unités discrètes) par « translanguaging » [50]. Sans bien sûr oublier les personnes « transgenres » dont la « transidentité » (non figée une fois pour toutes mais en « transition », d'où le terme québécois « transitude ») fait aujourd'hui la une des médias de masse (les mêmes médias qui parlaient naguère encore de « sex change », de changement de sexe, présupposant des sexes nettement définis et délimités).

On voit bien comment ce type de raisonnement, que traduit ou encourage l'emploi du préfixe *trans–*, s'applique aux individus qui ont changé de langue en devenant écrivain. Qu'elle soit exclusive ou principale, leur langue d'écriture n'est pas celle de leur première socialisation (communément appelée « maternelle » ou « natale »). La dimension spatiale est particulièrement pertinente ici, dans l'exacte mesure où le changement de langue se double souvent d'un passage de frontière (linguistique, nationale, ou les deux à la fois). Comme ils ont laissé derrière eux un pays avec sa (ou ses) langue(s) et ont dû s'adapter (linguistiquement et culturellement) à la société d'accueil, on a pu parler à leur sujet de « migration linguistique » [51] .

48. Wolfgang Welsch, « Transkulturalität – Lebensformen nach der Auflösung der Kulturen », *Information Philosophie*, 2, 1992, p. 5-20 (trad. it. « Transculturalità : forme di vita dopo la dissoluzione delle culture », *Paradigmi*, 10/30, 1992, p. 665-689) ; Wolfgang Welsch, « Transculturality : The Puzzling form of Cultures Today », dans Mike Featherstone et Scott Lash (dir.), *Spaces of Culture : City, Nation, World*, Londres, Sage, 1999, p. 195-213.

49. Ma traduction de : « This field is composed of a growing number of persons who live dual lives : speaking two languages, having homes in two countries, and making a living through continuous regular contact across national borders. » (Alejandro Portes, Luis E. Guarnizo et Patricia Landolt, « The Study of Transnationalism : pitfalls and promise of an emergent research field », *Ethnic and Racial Studies*, 22/2, 1999, p. 217 ; voir, dans le même numéro de revue, Steven Vertovec, « Conceiving and Researching Transnationalism », *Ethnic and Racial Studies*, 22/2, 1999, p. 447-462).

50. Ofelia García et Li Wei, *Translanguaging : Language, Bilingualism and Education*, Basingstoke, Palgrave Pivot, 2013.

51. Simone Hein-Khatib utilise le terme de *Sprachmigration* ; elle parle aussi de *SprachmigrantInnen* (de « migrant.e.s linguistiques ») et de *Sprachgrenzüberschreitung* (littéralement « franchissement d'une frontière linguistique »). Voir son ouvrage *Sprachmigration und literarische Kreativität. Erfarhrungen mehrsprachiger Schriftstellerinnen und Schriftsteller bei ihren sprachlichen Grenzüberschreitungen*, Francfort, Peter Lang, 1998, p. 92.

D'où un risque cependant : celui de confondre translinguisme et migration, de croire que les deux se recouvrent, d'oublier que l'un(e) peut parfaitement exister sans l'autre. En effet, la migration physique ne s'accompagne pas toujours d'une migration linguistique : le Canada du XIX^{e} siècle, par exemple, accueillait pour l'essentiel des immigrants en provenance des îles britanniques, qui parlaient déjà anglais (à l'exception des Montagnards écossais qui se sont établis dans les Provinces atlantiques). L'inverse s'observe également : les zones où le bilinguisme est très répandu ne sont souvent pas le résultat de flux migratoires. C'est vrai pour trois régions sur quatre dans la célèbre étude où Ferguson [52] propose la notion de diglossie, à savoir la Suisse alémanique, le monde arabe et la Grèce ; la migration intervient seulement comme facteur dans le cas d'Haïti.

Les écrivains changent eux aussi de pays sans changer de langue. Cela va de soi pour les écrivains francophones de Belgique et de Suisse « montés à Paris », ou pour des Américains comme Henry James ou T.S. Eliot installés à Londres – les différences entre le parler de ces hommes, issu de milieux très privilégiés, et celui des élites britanniques n'étant pas assez considérables pour pouvoir parler de « translinguisme ». Mais la même chose s'observe souvent dans d'autres pays. James Joyce mourra loin de son Irlande natale ; il écrivit *Ulysses* à Trieste, à Paris et à Zurich, mais en anglais – on ne le considère guère comme un écrivain translingue. Un autre Britannique, Tim Parks [53], vit depuis trente-cinq ans en Italie mais écrit ses romans et essais en anglais.

À bien y regarder, Rushdie lui-même n'est peut-être pas aussi translingue qu'il n'en a l'air, car il devait bien parler anglais (fût-ce un anglais d'Inde) avant d'être « borne across the world ». Tout transculturel qu'il soit, dans le champ littéraire britannique, il prend sagement sa place parmi les lauréats unilingues du prestigieux Man Booker Prize. C'est dire que le translinguisme ne remet pas en question l'unilinguisme des institutions littéraires. Paris aussi salue les écrivains venus d'ailleurs mais qui se sont « convertis » [54] au français. Véronique Porra précise à ce sujet : « Le choix de l'expression en langue française s'accompagne [...] dans la plupart des cas d'une adhésion au moins proclamée aux composantes quasi cultuelles de l'imaginaire de la langue française » [55]. Visant plus spécifiquement Hector Bianciotti et Andreï Makine, Marie Dollé trouve quant à elle que ces auteurs « cultivent par leurs écrits la représentation flatteuse que nous nous formons de la langue et de la littérature françaises, ce qui assure du même coup, l'excellente réception de leurs livres » [56]. D'un côté, ils illustrent le « génie » et « l'universalité » de cette langue, un peu comme au temps de Rivarol – dont nul autre que Dany Laferrière, premier Académicien noir, vient de cautionner la parole en préfaçant une réédition de son célèbre discours de 1783. De l'autre, ils ont tendance à se conformer peu ou prou à l'image (stéréotypée, faut-il le préciser ?) que l'on se fait en France de leur culture d'origine. On applaudit donc aux prix obtenus

52. Charles Ferguson, « Diglossia », *Word*, 15, 1959, p. 325-340. À ma connaissance, cet article important n'a jamais été traduit en français.

53. Tim Parks, « Why write in English ? » *New York Review of Books*, 18 avril 2016, `https://www.nybooks.com/daily/2016/04/18/why-not-write-in-foreign-language` (consulté le 20 mars 2019).

54. Comme le dit Marie Dollé (*L'imaginaire des langues*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 128-129) au sujet d'E. M. Cioran.

55. Véronique Porra, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes*, Hildesheim, Olms, 2011, p. 15.

56. Dollé, *L'imaginaire des langues*, *op. cit.*, p 66.

par *Le Testament français*, on salue le fait que Kundera écrive ses romans directement en français, on célèbre le passage « sous la coupole » de François Cheng et l'entrée à l'Académie Goncourt de Jorge Semprun (à qui l'on doit deux livres en espagnol sur plus d'une vingtaine…). A-t-on remarqué toutefois que ces auteurs ont tous eu la politesse de laisser leur langue maternelle au vestiaire ? L'hospitalité est parfois à ce prix…

Contrairement à ce qui se passe dans les zones de la francophonie où le bilinguisme est une constante pour des auteurs à cheval sur deux ou plusieurs langues [57], l'allophonie des écrivains translingues n'est pas une donnée structurante et structurelle du champ littéraire, mais plutôt un élément conjoncturel. Leur allophonie, leur différence linguistique n'entament pas la logique et le fonctionnement unilingues du champ français – guère plus que ne l'avaient fait Sarraute, Ionesco, Apollinaire ou Tzara au XX^{e} siècle, Heredia, Lautréamont, Supervielle ou Laforgue au XIX^{e} siècle. Malgré les apparences, les écrivains translingues contemporains n'échappent pas non plus au conditions d'accès et au cadre unilingues imposés par l'institution littéraire.

Que les cohortes d'écrivains allophones n'aient pas (encore ?) réussi à changer la donne dans un système littéraire établi de longue date (et, avouons-le, bâti sur des prémisses fort centralistes, y compris sur le plan linguistique) ne rend pas impossible l'identification d'un secteur proprement « translingue » au sein de l'ensemble plus large qu'est la francophonie littéraire. C'est ce qu'a montré Sara De Balsi dans une belle thèse où elle définit la *francophonie translingue* comme « l'ensemble des œuvres [écrites en français] d'écrivains pour lesquels le français est une langue seconde apprise tardivement et par une démarche individuelle, en l'absence d'une communauté linguistique d'origine partiellement ou totalement francophone. » [58]. Chaque élément de cette définition compte : le caractère tardif de l'apprentissage de la langue seconde, critère déjà ajouté à la définition de Kellman par Alain Ausoni [59] ; et le caractère individuel de la démarche de ces écrivains « francographes » [60], constitutive de leur « singularité » [61].

L'impulsion de l'éciture translingue ne vient donc pas d'un contexte diglossique (par définition collectif), ce qui exclut du concept les ressortissants « francographes » des anciennes colonies (en Afrique par exemple) ou des DOM-TOM. Même s'ils ont appris le français à l'extérieur du foyer familial, sur les bancs d'école ou sur le lieu du travail, la démarche des écrivains issus de milieux diglossiques, est toujours marquée par le rapport asymétrique entre le français et « leur » langue. Elle ne sera de ce fait jamais purement individuelle. Or, pour Sara De Balsi, la *differentia specifica* du

57. L'Afrique subsaharienne, le Maghreb, les Antilles, le Canada français aussi, surtout en dehors du Québec.

58. De Balsi, « La francophonie translingue à l'épreuve d'Agota Kristof », *op. cit.*, p. 11.

59. Alain Ausoni, « En d'autres mots. Écriture translingue et autobiographie », dans Fabien Arribert-Narce et Alain Ausoni (dir.), *L'Autobiographie entre autres. Écrire la vie aujourd'hui*, Oxford, Peter Lang, 2013, p. 63-85.

60. Dominique Combe avait écarté ce néologisme, qu'il trouvait « plus juste [que francophone] mais peu élégant » (*Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995, p. 16).

61. Robert Jouanny désignait par là les « écrivains qui, sans appartenir à une collectivité […] francophone, ont choisi, délibérément, d'écrire en français, au prix, généralement, d'une rupture avec la langue maternelle. » (*Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 7). Dominique Combe (*Poétiques francophones*, *op. cit.*, p. 12) avait déjà souligné l'importance d'envisager en tant que telle cette « francophonie individuelle » et supranationale.

translinguisme est « l'apprentissage *tardif* et *individuel* d'une langue ensuite *choisie* – de manière exclusive, ou non – comme langue de création littéraire. » [62].

Il est frappant de voir à quel point cette décision peut servir de catalyseur à l'écriture. Sans elle, plusieurs écrivains translingues auraient eu une carrière unilingue (Cioran, Kundera, Nabokov) ou n'auraient même pas eu de carrière littéraire du tout. Nancy Huston dit ainsi qu'elle est « venue à l'écriture » en français et en France. Restée aux États-Unis (où elle arrive du Canada à quinze ans), elle ne serait pas devenue écrivaine, confie-t-elle en mars 2001 à Catherine Argand :

> Si j'étais restée aux États-Unis plutôt que de traverser l'Atlantique à vingt ans pour Paris, Sean, Rachel, Derek et les autres [personnages de *Dolce agonia*] auraient été mes amis. J'aurais mené le même genre d'existence qu'eux, j'aurais été prof d'université. Jamais écrivain en tout cas ! [...] Il fallait que je quitte ma famille, ma langue, mon monde, que je franchisse une très grande distance pour oser écrire. J'aurais pu, j'en suis certaine, mener une vie normale là-bas [63].

4 Où sont envisagés les défis futurs

La pertinence et l'utilité du terme « translinguisme » pour décrire des parcours individuels me paraissent ainsi acquises. Les tentatives pour aller au-delà des énumérations et catalogues demeurent relativement rares : on songe aux travaux d'Alain Ausoni [64] sur l'autobiographie et l'écriture de soi de manière plus générale, qui semblent avoir la préférence des écrivains translingues ; ou à l'analyse que propose Sara De Balsi [65] de la topique qui sous-tend, accompagne ou suit le transfert linguistique, de manière à pouvoir déboucher sur une véritable « posture » d'écrivain translingue, comme chez Kundera [66] par exemple.

La plus frappante parmi ces tendances est sans doute la direction du transfert. Nous avons vu en effet que la langue et par extension la littérature françaises bénéficiaient le plus souvent de ce choix, de cette (s)élection. Pour chaque francophone de naissance qui, tel Raymond Federman (parti aux États-Unis après avoir échappé de justesse à la Shoah à Paris, lors de la rafle du Vél'd'Hiv'), envisage de devenir écrivain dans une autre langue, on trouve une dizaine d'allophones qui ont choisi d'accoucher d'une œuvre en français.

La « popularité » du français comme « langue d'adoption » littéraire n'est évidemment pas une conséquence directe des qualités intrinsèques qu'on lui prête si volontiers

62. De Balsi, « La francophonie translingue à l'épreuve d'Agota Kristof », *op. cit.*, p. 34.

63. Catherine Argand, « Nancy Huston : L'entretien », *Lire*, 293, mars 2001, p. 30-31.

64. Ausoni, « Écriture translingue et autobiographie », *art. cit.* et *Mémoires d'outre-langue, L'écriture translingue de soi*, Genève, Slatkine, 2018.

65. De Balsi, « Hypothèses sur le "discours translingue" », *art. cit.*

66. Voir Martin Rizek, *Comment devient-on Kundera ? Images de l'écrivain, écrivain de l'image*, Paris, l'Harmattan, 2001 (livre issu d'une thèse soutenue à l'Université de Zurich en 1999). Pour se convaincre que cette posture translingue ne se confond pas du tout avec celle du migrant, on pourra lire Kundera lui-même, « L'exil libérateur », *Le Monde des livres*, le 7 mai 1994.

(clarté et logique, précision et élégance [67]) mais s'explique par des raisons à la fois sociales et personnelles, politiques et esthétiques. Depuis les Lumières, le prestige de la France et de sa langue a généré différentes formes d'admiration qui cachent autant de mécanismes de domination. Surtout culturelle dans des zones politiquement indépendantes comme la Suisse et la Belgique, cette domination est autrement plus concrète dans les anciennes dépendances politiques (les colonies bien sûr, mais aussi un protectorat comme le Liban). D'autres facteurs qui ont joué en faveur du français sont les vagues d'immigration socio-économique qui se sont succédé tout au long du XX^{e} siècle. Pris ensemble, ces bouleversements socio-économiques et politiques ont « translaté » des cohortes entières d'écrivains potentiels (et parfois confirmés).

Ces auteurs décident d'inscrire leur production à l'actif d'une « grande » littérature parce qu'ils savent que « la valeur [d'échange, *Tauschwert*] littéraire d'un texte [...] sur le marché des biens littéraires – dépend, au moins en partie, de la langue dans laquelle il est rédigé » [68]. Pascale Casanova, que je viens de citer, ajoute que de ce point de vue, l'« écriture directe dans la langue dominante » [69] (avec ou sans calques et autres techniques tendant à créer un effet de palimpseste hybride) est une solution moins chronophage que l'autotraduction.

L'exemple de la Roumanie, qui a fourni un fort contingent d'écrivains aux lettres françaises, montre qu'il existe tout un éventail de possibilités. Panaït Istrati et Gherasim Luca se sont traduits, mais en direction opposée (le premier vers le roumain, le second vers le français). Chez Cioran, en revanche, le français a simplement succédé au roumain comme langue d'écriture, transfert qui crée un bilinguisme non pas simultané mais successif. Aux yeux d'Eugène Ionesco, enfin, le roumain devait demeurer une langue à tous égards seconde et secondaire.

Là encore, on peut décider d'y voir des choix purement individuels, sans logique sous-jacente, ou à l'inverse essayer de comprendre à quoi ils pourraient tenir et ce qu'ils pourraient cacher. On s'imagine sans peine par exemple le rôle joué par l'appartenance sociale et la scolarisation dans la constitution d'un imaginaire français propice à l'écriture dans cette langue. Ou comment les facteurs géographiques (les translingues des villes par rapport aux translingues des champs) et chronologiques (l'appartenance à telle ou telle génération) viennent moduler l'accès et l'identification à la « langue de Molière » dans les pays d'origine respectifs des écrivains translingues. Difficile à appréhender en soi, la dimension collective demeure un défi pour l'étude des « singularités francophones » [70]. Quant aux auteurs mêmes, volontiers bavards quand il s'agit de raconter leur « roman familial », ils ont moins tendance à relier une pratique pensée comme individuelle, idiosyncratique, voire exceptionnelle, à des cadres collectifs qui risquent d'en diminuer l'originalité.

67. Ce discours est disséqué par Marie Dollé (*L'imaginaire des langues*, *op. cit.*, p. 58-67), qui trouve « étonnant de naïveté » (*ibid.*, p. 64) le livre d'André Brincourt, *Langue française terre d'accueil*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997.

68. Pascale Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144/3, 2002, p. 14-15.

69. *Ibid.*

70. Jouanny, *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, *op. cit.*

Bibliographie

Allard, Cécilia et Sara De Balsi (dir.), *Le Choix d'écrire en français. Études sur la francophonie translingue*, Amiens, Encrage, 2016

Amati-Mehler, Jacqueline, « La langue exilée », *Revue française de psychanalyse*, 3, 1993, p. 917-925.

Anokhina, Olga et Emilio Sciarrino (dir.), *Entre les langues*, numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018.

Argand, Catherine, « Nancy Huston : L'Entretien », *Lire*, n° 293, mars 2001, p. 30-35.

Arndt, Susan, Dirk Naguschewski et Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kadmos, 2007.

Ausoni, Alain, « En d'autres mots. Écriture translingue et autobiographie », dans Fabien Arribert-Narce et Alain Ausoni (dir.), *L'Autobiographie entre autres. Écrire la vie aujourd'hui*, Oxford, Peter Lang, 2013, p. 63-85.

Ausoni, Alain, *Mémoires d'outre-langue, L'écriture translingue de soi*, Genève, Slatkine, 2018.

Ausoni, Alain, « Singulariser l'écriture translingue : une catégorie littéraire et ses usages », *Interfrancophonies*, 9, 2018, p. 45-55, `http://interfrancophonies.org/nouvelle-serie/9-2018.html`

Bakhtin, Mikhaïl, *The Dialogic Imagination. Four Essays*. Tr. Caryl Emerson and Michael Holquist, Austin, Texas, University of Texas Press, 1981.

Boehmer, Elleke, « Hier noch dort : Schreiben außerhalb der Muttersprache », dans Susan Arndt, Dirk Naguschewski et Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kadmos, 2007, p. 209-220.

Brincourt, André, *Langue française terre d'accueil*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997.

Canonica, Elvezio, *Estudios de poesía translingüe : versos italianos de poetas españoles desde la edad media hasta el siglo de oro*, Saragosse, Portico, 1996.

Canonica, Elvezio, « Aspetti del plurilinguismo nelle letterature iberiche, dalle origini al Secolo d'Oro », dans Furio Brugnolo et Vincenzo Orioles (dir.), *Eteroglossia e plurilinguismo letterario*, vol. 2 : *Plurilinguismo e letteratura*, Rome, Il Calamo, 2002.

Canonica, Elvezio, « Producción española de autores italianos (siglos XVI-XVII) », dans María Luisa Lobato et Francisco Domínguez Matito (dir.), *Memoria de la palabra. Actas del VI Congreso de la Asociación Internacional Siglo de Oro*, Francfort-Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2004, p. 447-456.

Canonica, Elvezio, « Pouvoir politique et pouvoir culturel face à face. Le "translinguisme" littéraire hispano-italien du XV^{e} au XVII^{e} siècle », dans Geneviève Champeau (dir.), *Diversité culturelle et enjeux de pouvoir dans la péninsule Ibérique*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 47-61.

Canonica, Elvezio, « Panorama et enjeux du plurilinguisme littéraire dans le domaine ibérique, des origines au Siècle d'Or », *Littératures classiques*, 87, 2015, p. 63-78.

Casanova, Pascale, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144/3, 2002, p. 7-20.

Combe, Dominique, *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995.

Cutter, Martha J., « Review of *Switching Languages : Translingual Writers Reflect on Their Craft* by S. G. Kellman », *College Literature*, 32/2, 2005, p. 199-201,

Damrosch, David, « Rebirth of a Discipline : The Global Origins of Comparative Studies », *Comparative Critical Studies*, 3/1-2, 2006, p. 99-112.

Damrosch, David, « Global Regionalism », *European Review*, 15/1, 2007, p. 135-143.

De Balsi, Sara, « Censure et écriture translingue », *Between*, 9, 2015, `http://ojs.unica.it/index.php/between/article/view/1393`

De Balsi, Sara, « Hypothèses sur le "discours translingue" : paratopie, positionnements, postures », dans Cécilia Allard et Sara De Balsi (dir.), *Le Choix d'écrire en français. Études sur la francophonie translingue*, Amiens, Encrage, 2016, p. 31-42.

De Balsi, Sara, « La francophonie translingue à l'épreuve d'Agota Kristof », thèse de doctorat (non publiée), Université de Cergy-Pontoise, 2017.

Delbart, Anne-Rosine, *Les Exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2005.

Dion, Robert, Hans-Jürgen Lüsebrink et János Riesz (dir.), *Écrire en langue étrangère : interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Québec, Nota Bene, 2002.

Dollé, Marie, *L'imaginaire des langues*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Ette, Ottmar, « Über die Brücke Unter den Linden. Emine Sevgi Özdamar, Yoko Tawada und die translinguale Fortschreibung deutschsprachiger Literatur », dans Susan Arndt, Dirk Naguschewski et Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kadmos, 2007, p. 165-194.

Ferguson, Charles, « Diglossia », *Word*, 15, 1959, p. 325-340.

Folena, Gianfranco, « 'Volgarizzare' e'tradurre' : idea e terminologia della *traduzione* dal Medio Evo italiano e romanzo all'Umanesimo europeo », dans *La Traduzione : saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973, p. 57-120 (repris dans Folena, *Volgarizzare e tradurre*, Turin, Einaudi, 1991).

Folena, Gianfranco, « Eteroglossia europea : il francese di Goldoni e l'italiano di Voltaire e di Mozart », dans Gianfranco Folena, *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, Turin, Einaudi, 1983, p. 359-469.

Forster, Leonard, *The Poet's Tongues. Multilingualism in Literature*, Londres-New York-Sydney, Cambridge University Press, 1970.

García, Ofelia et Li Wei, *Translanguaging : Language, Bilingualism and Education*, Basingstoke, Palgrave Pivot, 2013.

Grabis, Daniel et Eva Kastenhuber (dir.), *In mehreren Sprachen leben. Literaturwissenschaftliche, sprachdidaktische und sprachwissenschaftliche Aspekte der Mehrsprachigkeit*. Tagungsband des DAAD-Fachseminars 2005 in Bordeaux, 2006, http://ubt.opus.hbz-nrw.de/volltexte/2007/394

Grutman, Rainier, « Bilinguisme et diglossie : comment penser la différence linguistique dans les littératures francophones ? », dans Lieven D'hulst & Jean-Marc Moura (dir.), *Les études littéraires francophones : état des lieux*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 2003, p. 113-126.

Halliday, M.A.K., « The Users and Uses of Language », dans Joshua A. Fishman (éd.), *Readings in the Sociology of Language*, The Hague, Mouton, 1970, p. 139-169.

Hein-Khatib, Simone, *Sprachmigration und literarische Kreativität. Erfahrungen mehrsprachiger Schriftstellerinnen und Schriftsteller bei ihren sprachlichen Grenzüberschreitungen*. Francfort, Peter Lang, 1998.

Jouanny, Robert, *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*, Paris, Presses universitaires de France, 2000

Kellman, Steven G., « Translingualism and the Literary Imagination » *Criticism*, 33/4, 1991, p. 527-541.

Kellman, Steven G., *The Translingual Imagination*. Lincoln, NE : The University of Nebraska Press, 2000.

Kellman, Steven G. (dir.), *Switching Languages : Translingual Writers Reflect on Their Craft*. Lincoln, University of Nebraska Press, 2003.

Klinkenberg, Jean-Marie, *Des langues romanes*. Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1994.

Kremnitz, Georg, *Mehrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprachen wählen*, Vienne, Praesens, 2004.

Levine, Lawrence W., *The Opening of the American Mind : Canons, Culture, and History*. Boston, Beacon Press, 1996.

Meizoz, Jérôme, « Postures d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq) », *Vox Poetica,* 2004, http://www.vox-poetica.org/t/articles/meizoz.html

Muhleisen, Susanne, « Exo-phonie und Heteroglossie. Kreol und Standard-Englisch in der karibischen Literatur », dans Susan Arndt, Dirk Naguschewski et Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kadmos, 2007, p. 195-208.

Parks, Tim, « Why write in English ? », *New York Review of Books*, 18 avril 2016, https://www.nybooks.com/daily/2016/04/18/why-not-write-in-foreign-language/

Pinzi, Anita, « Vivere tra le lingue, scrivere in italiano. Intervista a Ornela Vorpsi », *Letteratura e letterature*, 4, 2010, p. 137-150.

Porra, Véronique, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes*, Hildesheim, Olms, 2011.

Portes, Alejandro, Luis E. Guarnizo et Patricia Landolt, « The study of transnationalism : pitfalls and promise of an emergent research field », *Ethnic and Racial Studies*, 22/2, 1999, p. 217-237.

Pym, Anthony, « Review of *The Translingual Imagination* by S. G. Kellman », *Translation & Literature*, 11/1, 2002, p. 139-141.

Rao, Raja, *Kanthapura*. Delhi, Oxford University Press, 1989 (1ère édition : Londres, Allen & Unwin, 1938).

Rivarol, Antoine, *De l'universalité de la langue française*. Présenté par Dany Laferrière, Paris, Garnier-Flammarion, 2014 [1783].

Rizek, Martin, *Comment devient-on Kundera ? Images de l'écrivain, écrivain de l'image*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Rushdie, Salman, *Imaginary Homelands : Essays and Criticism, 1981-1991*, Londres, Granta, 1992.

Rushdie, Salman, *Step Across this Line : Collected Nonfiction 1992-2002*. New York : Random House, 2002.

Saint-Amand, Denis et David Vrydaghs (dir.), « La Posture. Genèse, usages et limites d'un concept », numéro spécial de *COnTEXTES*, 8, 2011, `http://contextes.revues.org/4692`

Tawada, Yoko, « Schreiben in einer anderen Sprache », dans Daniel Grabis et Eva Kastenhuber (dir.), *In mehreren Sprachen leben. Literaturwissenschaftliche, sprachdidaktische und sprachwissenschaftliche Aspekte der Mehrsprachigkeit*, Tagungsband des DAAD-Fachseminars 2005 in Bordeaux, 2006, p. 17-20.

Tawada, Yoko, « Metamorphosen der Personennamen », dans Susan Arndt, Dirk Naguschewski et Robert Stockhammer (dir.), *Exophonie. Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin, Kadmos, 2007, p. 221-228.

Todorov, Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, suivi de *Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.

Vertovec, Steven, « Conceiving and Researching Transnationalism », *Ethnic and Racial Studies*, 22/2, 1999, p. 447-462.

Vertovec, Steven, « Migration and Other Modes of Transnationalism : Towards Conceptual Cross-Fertilization », *International Migration Review*, 37/3, 2003, p. 641-665.

Welsch, Wolfgang, « Transkulturalität – Lebensformen nach der Auflösung der Kulturen », *Information Philosophie*, 2, 1992, p. 5-20 (trad. it. « Transculturalità : forme di vita dopo la dissoluzione delle culture », *Paradigmi*, 10/30, 1992, p. 665-689).

Welsch, Wolfgang, « Transculturality : The Puzzling form of Cultures Today », dans Mike Featherstone et Scott Lash (dir.), *Spaces of Culture : City, Nation, World*, Londres, Sage, 1999, p. 195-213.

Zbinden, Karine, « Traducing Bakhtin and Missing Heteroglossia », *Dialogism. An International Journal of Bakhtin Studies*, 2, 1999, p. 41–59.

Zbinden, Karine, « Mikhail Bakhtine et le Formalisme russe : une reconsidération de la théorie du discours romanesque », dans Patrick Sériot (dir). *Le Discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (épistémologie, philosophie, idéologie)*. Lausanne, Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage de l'Université de Lausanne, 2003, p. 339–353.